

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Bale

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

BALE.

Le chemin de fer nous conduit en deux heures de Fribourg à Bâle, c'est-à-dire d'un extrême à l'autre, de l'orthodoxie catholique à l'orthodoxie protestante. Mais nous cherchons des paysages et des monuments, et non des doctrines. Dès lors, que nous importe ce contraste ? Cependant par degrés le pays change de caractère. Nous sortons des vallées étroites de la Forêt Noire pour retrouver le Rhin, coulant profond et large à travers des plaines immenses. C'est une transformation presque subite. Lorsqu'on a franchi les coteaux de vignobles qui font la richesse des environs de Fribourg, laissé à gauche Mulheim et ses treilles fameuses, Badenweiler et ses ruines romaines, on passe presque au pied du Blauen, la plus haute montagne de cette contrée, magnifique observatoire d'où l'on embrasse à la fois la Forêt Noire, les Vosges, le Jura et les glaciers de l'Oberland bernois ; puis le train disparaît sous les rochers d'Istein, traverse un profond tunnel, et tout à coup débouche sur un horizon sans bornes, dont la fin se perd dans le brouillard. On a devant soi le lit du Rhin et les campagnes de l'Alsace. En même temps la Suisse commence ; nous sommes aux portes de Bâle.

Bâle, comme l'indique son nom latin « Basilea, » est une des plus vieilles cités de ce pays et elle eut pour fondateur un César romain.

Venue au jour pendant l'agonie du vieux monde, la ville fournit pendant le moyen âge une carrière active et parfois brillante. Les évêques de Bâle étaient princes de l'Empire et siégeaient à la Diète. Au quinzième siècle se réunit dans ces murs le grand concile qui voulut réformer l'Église, préluant ainsi à l'œuvre du concile de Trente. Onze cardinaux et deux cent vingt prélats siégeaient dans cette assemblée souveraine qui déposa un pape. Vers le même temps, en 1444, les Bâlois livrèrent au dauphin de France, qui n'était autre que le futur Louis XI, le combat de Saint-Jacques, que les Suisses appellent leurs Thermopyles. Ils y perdirent 1,300 hommes qui, après des efforts héroïques, « rendirent leur âme à Dieu et leur corps aux ennemis. » Dans les plus modestes chalets de l'Helvétie on retrouve le tableau de cette lutte fameuse, aussi populaire que les exploits de Guillaume Tell et des trois paysans du Grütli. La ville de Bâle joua un rôle considérable dans les luttes de la réforme. Dès 1529 ses évêques se

réfugièrent à Porentruy; plus tard ils partirent pour Fribourg. Depuis lors le protestantisme est resté le maître dans l'antique Basilea. — Les catholiques y forment une infime minorité; l'évêque catholique de Bâle n'existe plus que de nom; il réside à Soleure et ne possède aucune autorité temporelle. Mais les habitants, en changeant de culte, ont conservé leur tempérament d'autrefois. Leur puritanisme va parfois jusqu'à l'intolérance, et nous pourrions citer plus d'une coutume en vigueur dans ce canton d'une république, qui respire encore le parfum d'un autre âge. Il suffit du reste de passer le dimanche à Bâle pour constater le zèle de ces disciples de Calvin. Londres n'est pas plus triste et plus désert. Si quelque étranger traverse la place de la cathédrale pendant le service divin, un Suisse l'invite au silence, et il faut qu'il s'étudie à marcher sur le pavé avec autant de précaution que dans la chambre d'un malade. Même à d'autres heures, le séjour de Bâle offre peu d'attrait. C'est une ville riche, commerçante, animée, et pourtant silencieuse. On dirait que les habitants qui se coudoient dans les rues et sur le magnifique pont du Rhin, sont trop pénétrés de leur importance, et trop préoccupés de leurs affaires pour s'inquiéter de leur prochain. Tout ce monde de voyageurs que l'Europe déverse en Suisse, pendant la moitié de l'année, ne fait que passer à Bâle, et ne s'y arrête guère que pour la nuit. La cathédrale, le cloître, le musée, les trois seules curiosités de la ville, sont ordinairement déserts, et l'artiste qui voudrait aller rêver sous les voûtes des sombres galeries par lesquelles jadis les prélats se rendaient au concile, peut être certain de n'être pas troublé dans sa promenade solitaire.

La cathédrale de Bâle frappe tout d'abord les yeux par son originalité. L'église de Fribourg impose, celle-ci étonne; et pour découvrir ses charmes, il faut les chercher sous l'étrange enveloppe dont l'a revêtue la fantaisie équivoque des Bâlois. Cette façade gothique, à peu près nue, et coiffée de deux flèches gracieuses et légères, est d'un ton bizarre, un rouge plus criard que la brique. Au lieu des mille détails d'ornementation qui décorent d'ordinaire le portail des églises de ce style, on ne trouve ici qu'un petit nombre de statues d'une allure étrange, quatre femmes, saint Georges perforant le dragon, saint Martin partageant son manteau, puis un cadran doré. Avec trois portes, une grande et deux petites, voilà toute la façade principale. Le portail latéral de gauche est plus intéressant, mais il appartient à une autre époque. L'église de Bâle, construite en 1010, était romane. Détruite par un tremblement de terre, en 1356, elle fut reconstruite dans le style ogival, mais quelques parties d'ancienne construction ont survécu, et la porte de Saint-Gall est du nombre. Les statues des Évangélistes, usées par les siècles, mais encore entières malgré leurs huit cents ans, sont debout sur l'archivolte; plus haut l'on voit le Christ sur son trône; plus bas les vierges sages et les vierges folles, — trois poèmes de pierres que l'on ne se lasse point de déchiffrer. A l'intérieur l'église

est complètement nue. Les calvinistes n'ont pas comme les luthériens conservé la vieille ornementation des temples. Ils en ont chassé tout ce qui peut frapper les sens. Aussi quand on visite les admirables églises de Nuremberg, toutes pleines de trésors de l'art allemand au moyen âge, on bénit les protestants de ce pays de n'avoir pas adopté le dogme du réformateur genevois. Ici dans l'église de Bâle, plus rien que les grandes colonnes nues qui supportent la voûte; plus d'autel; dans le chœur, au lieu des stalles du chapitre, les bancs des membres du consistoire. Cette austère simplicité, il est vrai, ne manque pas d'une certaine grandeur, depuis que l'on a débarrassé les piliers de la nef du badigeon dont les avaient recouverts des administrateurs vandales. Leurs successeurs ont fait preuve de goût; les verrières exécutées tout récemment à Munich et à Paris sont assurément d'un bon style, et ceux qui ont visité la cathédrale de Bâle il y a une dizaine d'années ne la reconnaîtront plus aujourd'hui, tant elle s'est embellie en secouant sa couche de plâtre, tant ces vitraux modernes lui donnent de physionomie. Le chœur renferme encore la tombe de l'impératrice femme de Rodolphe de Hapsbourg. Puis, par un jeu étrange de la destinée dans cette église calviniste, repose le grand Érasme, le Voltaire du seizième siècle; cet ami du libre examen qui n'aimait pas la vérité séditeuse; il a sa tombe dans ce temple où triompha la sédition qu'il redoutait. — Les calvinistes bâlois ne connaissent évidemment pas leur homme, car ce hardi philosophe allait être nommé cardinal, le jour même où il mourut, l'année même où l'évêque de Bâle fut obligé de transporter sa crosse et sa mitre en d'autres lieux.

Du chœur, un escalier mène à l'ancienne salle du concile. Tous les livres nous apprennent qu'elle n'a pas été changée depuis le quinzième siècle. Nous le croyons volontiers, mais elle n'en est pas plus belle. Quatre murs, un plafond orné d'arabesques sans aucun style, des bancs scellés dans le mur, voilà toute cette salle dans laquelle on a installé pêle-mêle quelques meubles de mauvais goût.

Une autre porte intérieure de la cathédrale s'ouvre sur le cloître; une sombre galerie, dont les cintres et les ogives entremêlés se dessinent sur une petite cour, où la ciguë et le plantin se mêlent à l'herbe touffue des tombeaux. — Le parc et la muraille ne sont que pierres sépulcrales usées par le pas indifférent des flâneurs et l'impitoyable main du temps. — Parmi ceux qui reposent dans cet ossuaire, on compte peu de morts illustres. O'Eccolampade, l'ami d'Érasme, est le seul qui mérite d'arrêter le curieux, et l'on rapporterait de ce cloître une impression d'ennui si en sortant l'on ne découvrait, du haut de la terrasse plantée de marronniers qui touche au chevet de l'église, le Rhin, divisant le grand et le petit Bâle, et allant se perdre au loin sous les croupes sombres de la Forêt-Noire.

Dans un autre cloître, aujourd'hui détruit et qui dépendait d'un couvent de dominicains, on voyait la fameuse « Danse des morts » attribuée à Holbein, et dans la

salle du concile on montre même des débris de cette fresque renommée. A Bâle du reste il n'est rien qu'on n'attribue aujourd'hui à ce grand artiste, qui de son vivant ne connut dans ce lieu que la misère. Les Bâlois furent toujours de médiocres Mécènes. L'orgueil, en revanche, ne leur fait pas défaut et nous les voyons aujourd'hui se targuer d'une gloire qui ne leur appartient en aucune façon, car Holbein, né à Augsbourg, dut sa fortune aux Anglais, et n'eut ici d'autre avantage que l'amitié d'Érasme dont il illustra, comme on sait, « l'Éloge de la folie. »

LE VAL D'ENFER.

Nous allons nous diriger de Bâle sur Schaffhouse, en faisant un détour par Zurich. Nous aurions pu nous y rendre directement de Fribourg, en traversant ce Val d'Enfer, qu'un éclatant fait d'armes a rendu célèbre.

C'était en 1796, sous le Directoire. Le général Moreau, commandant de l'armée de Rhin et Moselle, avait repoussé Wurmsér vers Manheim, attaqué l'archiduc Charles à Rastadt et refoulé les Autrichiens jusqu'au Danube, lorsque les revers de Jourdan le forcèrent à se retirer. Placé entre les deux armées du général Latour et de l'archiduc Charles, il ne lui restait qu'à regagner la France; mais il fallait pour tenter une pareille entreprise l'audace de Bonaparte et le sang-froid de Turenne. Il remonta le Danube et alla s'arrêter, le 11 vendémiaire an V, près du lac Federsée, à quelque distance de Biberach. C'est de là qu'après avoir battu le général Latour, il traversa la Forêt-Noire et le Val d'Enfer, et arriva à Fribourg avec une armée intacte et prête à livrer de nouveaux combats.

On ne sait quel affreux cataclysme a creusé dans la montagne ce sombre défilé, mais la route n'est, à proprement parler, qu'une entaille faite dans le roc, et la hauteur des deux montagnes de granit qui en forment les parois fait paraître plus étroite encore cette gorge où le soleil ne pénètre pas. Ce terrible spectacle ne dure, il est vrai, qu'un instant et l'on traverse le Val d'Enfer au grand trot de la diligence en quelques secondes, pour déboucher aussitôt dans une vallée charmante, qui rappelle à s'y méprendre le divin paysage que traverse la Reuss en descendant du Saint-Gothard.